

Un agronome provençal du XVIII^e siècle :

Le père Rome d'Ardène

La découverte fortuite d'un ex-libris de Jean-Paul de Rome d'Ardène nous a engagé à tenter des recherches sur la vie et les œuvres de ce savant agronome provençal peu connu de nos jours, mais célèbre et apprécié de son temps (1).

L'ouvrage qui renferme cet ex-libris fait partie des collections de la bibliothèque de la Faculté des Sciences de Marseille. Il traite de botanique et a pour titre *l'Anatomie des plantes*. C'est la traduction française donnée à Leyde, en 1685, du livre du célèbre savant britannique Nehemias Grew où cet auteur expose ses remarquables conceptions sur l'anatomie et la physiologie végétales.

La Biographie générale de Didot ignore complètement le père d'Ardène, elle mentionne seulement son frère Esprit-Jean, poète d'une certaine renommée et ami de M^{me} de Simiane.

Le nom du père ne figure pas non plus dans *l'Histoire de la Botanique en France* du professeur Gadeau de Kirville qui cite uniquement et d'une façon toute anonyme l'une de ses monographies. *L'Encyclopédie départementale des Bouches-du-Rhône*

(1) Le père d'Ardène, qui possédait une nombreuse bibliothèque, avait fait graver à ses armes deux ex-libris. Le premier portait : Ecartelé aux 1 et 4 d'argent à la barre d'azur chargée de trois fleurs de lis d'or et accompagnée de deux roses de gueules (Rome), aux 2 et 3 d'azur à un soc de charrue d'argent posé en bande (Reillane). Le second était ainsi disposé : Aux 1 et 4 d'argent à la barre d'azur chargée de trois fleurs de lis d'or et accompagnée de deux roses de gueules (Rome), aux 2 et 3 de gueules à la fasce d'or chargée d'une demi-fleur de lis défaillante à sénestre, accompagnée de deux roses d'argent en chef et d'une étoile de même en pointe (Leroy).

nous dit seulement que le père appartenait à la communauté des religieux de l'Oratoire, qu'il était un botaniste de renom et lauréat de l'Académie de Marseille.

La consultation du *Dictionnaire de la Provence*, du docteur Achard, nous éclaire davantage sur ce personnage. C'est ainsi que nous y apprenons que d'Ardène avait créé un jardin fort curieux dans sa propriété des Basses-Alpes où il passait la plus grande partie de l'année, qu'il y attirait des savants et que de ses observations sont nés des ouvrages très estimés dont Achard, en bibliographe consciencieux, donne une liste complète.

De son côté, Darluc dans son *Histoire naturelle de la Provence* éclaire ainsi la personnalité de notre agronome : « La petite terre d'Ardène, dit-il, enclavée dans celle de Saint-Michel, à l'opposé de Mane, a été pendant longtemps la retraite d'un savant estimable par ses connaissances en agriculture, en botanique et en histoire naturelle. C'est du père Jean-Paul de Rome, sieur d'Ardène, prêtre de la congrégation de l'Oratoire, dont je veux parler. Ses jardins contenaient une quantité de plantes médicinales que les pauvres pouvaient cueillir en tout temps. Nous avons de lui l'*Année champêtre*, ouvrage estimable par les excellentes leçons qu'il y donne aux cultivateurs de la Provence. Il parle d'après une connaissance exacte de notre climat. Ce savant aimable cultivait les fleurs avec cet art que le génie inspire et que le succès couronne. Ses jardins, ses terrasses étaient ornés en tout temps des plus beaux présents de Flore. Il vivait parmi les fleurs, il en étudiait le développement progressif et favorisait leur production. On lit avec plaisir les traités instructifs qu'il nous a donnés sur un objet aussi agréable » (2).

Une étude publiée à Marseille, en 1883, par Gonzague de Rey, vient compléter heureusement nos connaissances sur le père et sa famille (3). Honoré de Rome, le père de Jean-Paul, avait été commissaire des galères et inspecteur des bois et forêts de Provence. Sa mère, Antoinette Le Roy, était la fille d'un contrôleur général de la marine du Levant, galères de France et fortifications du pays de Provence. Honoré, dont les ancêtres habitaient la petite ville de Mane, résidait habituellement à Marseille où il possédait, avec le

(2) Darluc, *Histoire naturelle de la Provence*, tome 2, p. 49.

(3) G. de Rey, *La famille Rome d'Ardène et ses alliances*, Marseille, 1883.

titre de capitaine, la maison du Roi, en 1694 (4). Trois ans plus tard, Honoré quitte Marseille définitivement pour sa terre d'Ardène, située dans les Basses-Alpes, que son beau-père, Jean Le Roy, avait organisée et embellie.

Achetée à la famille de Reillane, cette propriété comprenait des terres et une bastide, transformée en château seigneurial, à grosses tours rondes avec pigeonnier et garennes. Le domaine pouvait fournir 45 charges de grains et 25 souteirées de foin. Il rendait chaque année environ 1500 livres. D'autres terres annexes produisaient de leur côté plus de 900 livres. De belles plantations d'arbres formaient d'agréables bosquets.

La terre d'Ardène constituait un arrière-fief, érigé au profit d'Honoré de Rome par Annibal de Marin, baron de Saint-Michel. A proximité du château existait un ancien prieuré fondé au début du XIII^e siècle par un certain Chabaud qui y avait organisé un hospice pour les pauvres. Au XVI^e siècle, la fondation devint une simple chapellenie, une sorte de prieuré rural aux mains d'un bénéficiaire qui était la famille de Reillane. Par la suite, la famille de Rome en devient propriétaire. Honoré, juspatron du prieuré, dépensa la somme de 1380 livres pour reconstruire l'église. Jean-Paul qui avait succédé à son frère aîné le poète, à Ardène, hérita à son tour du prieuré. A sa mort, en 1769, celui-ci passa à la famille de Tende, puis fut vendu comme bien national à la Révolution (5).

C'est sur la terre de ses ancêtres que Jean-Paul de Rome, le futur oratorien agronome, naquit le 25 janvier 1690. Mis en pension chez les pères de l'Oratoire de Marseille, il entra en religion dans leur maison d'Aix à l'âge de 19 ans, en 1709. Il fit sa théologie en Arles, puis revint à Marseille pour y enseigner les humanités. Tombé malade, il se retira dans sa famille en 1714. Ordonné prêtre quatre ans après, Jean-Paul de Rome resta sur sa terre d'Ardène tout en continuant à faire partie de l'Oratoire. Cet ordre était chargé du grand séminaire du diocèse d'Arles et, en 1724, le père en devint le directeur. Il va avoir dans ses nouvelles fonctions de graves

(4) Cette maison qui avait appartenu au Roi René fut démolie, en 1710, pour élargir la rue du Palais. Cf. A. Fabre, *Les rues de Marseille*, t. 2, p. 209.

(5) G. de Rey, *Recherches sur l'hospitalité d'Ardène et ses juspatrons*. Marseille, 1869.

difficultés avec l'Ordinaire : Monseigneur de Forbin. En effet, ce dernier, partisan de l'obéissance à Rome, pourchasse les adversaires de la bulle *Unigenitus* et ne peut supporter que son grand séminaire soit dirigé par des appelants comme le sont les Oratoriens (6). Il veut expulser le père et ses confrères mais n'y réussit point. En 1726, abandonnant tout esprit de modération, l'archevêque d'Arles se décide à employer la force. Il se rend donc en personne au séminaire avec un serrurier, fait crocheter la porte de la maison et expulse *manu militari* le supérieur et les religieux. L'année suivante, l'archevêque obtint un arrêt du conseil du roi qui entérina cette affaire qui avait fait grand bruit. Le père d'Ardène s'y était montré d'une grande fermeté et n'avait cédé que devant la force (7).

A la suite de ses démêlés avec l'archevêque d'Arles et aussi en raison d'ennuis de santé, le père de Rome se retira dans sa propriété des Basses-Alpes.

En 1749, il abandonne à nouveau sa retraite pour se lancer dans la mêlée. Ses supérieurs le chargent de diriger la maison de l'Oratoire de Marseille. D'Ardène a vieilli, il est plus conciliant. Il entretient de bons rapports avec Monseigneur de Belsunce et réussit à rallier à l'évêque tous les religieux de sa maison. Celui-ci rend leurs pouvoirs aux Oratoriens et lève l'interdit qui les frappait jusque-là (8).

Après avoir joué ce rôle de premier plan dans les luttes religieuses qui opposent, au XVIII^e siècle, partisans et adversaires de la bulle *Unigenitus*, d'Ardène reprend le chemin de son domaine. Il écrit avec passion ses divers ouvrages et cultive ses terres qui renferment les plus beaux vergers et parterres de la région. Mais il ne vit pas en solitaire. Sa demeure est le rendez-vous des savants et de la noblesse du pays. Il entretient des relations avec le président de la Tour-d'Aigues et d'autres notabilités telles que l'évêque de Sisteron, Pierre Lafitau, qui résidait au château de Lurs et l'intendant de la Tour qui, en 1742, exempta son jardinier de la milice

(6) Les Oratoriens dirigeaient, depuis 1675, le grand séminaire d'Arles sur la demande de Monseigneur de Grignan et avaient suivi en 1719 la révolte contre la bulle *Unigenitus*.

(7) Abbé Ardoïn, *La bulle Unigenitus dans les diocèses d'Aix, Arles, Marseille*, t. I, p. 268-269.

(8) Abbé Ardoïn, *op. cit.*, t. 2, p. 179-181.

afin que les simples dont le père avait besoin pour les pauvres puissent être cultivés. Jean-Paul de Rome mourut dans sa propriété le 5 décembre 1769 et fut enterré dans le prieuré. Avec lui s'éteignait le dernier représentant de la famille Rome d'Ardène. Ce furent ses plus proches cousins, les Garidel, qui héritèrent de ses biens.

Le premier ouvrage de notre oratorien agronome date de 1746. C'est un *Traité des Renoncules*, en 279 pages, de format in-12, édité à Paris et orné d'un joli frontispice. Deux autres éditions de cette œuvre furent données par la suite. Le livre était dédié au président de la Tour-d'Aigues (9).

D'Ardène, qui désirait que les curés de campagne s'occupent un peu de médecine pour rendre service à leurs paroissiens, fit imprimer en Avignon un autre ouvrage, en deux volumes, intitulé *Lettres intéressantes pour les médecins de profession, utiles aux ecclésiastiques qui veulent s'appliquer à la médecine*. C'était là un fort intéressant essai d'éducation médicale, très en avance pour l'époque, qui fut loué par le *Journal des Savants* mais blâmé par l'*Année littéraire*.

Cependant d'Ardène était avant tout un agronome et un horticulteur. En 1762, il publie en Avignon un *Traité des œillets*, en 1765, dans la même ville, un *Traité des tulipes* ; enfin, en 1767, un *Abrégé des instructions sur le jardinage*, édité à Marseille, chez Mossy.

Mais son livre essentiel est l'*Année champêtre* que l'on peut considérer comme l'un des ancêtres des encyclopédies agricoles modernes. C'est un traité d'agronomie divisé en trois parties : la première s'occupe du potager, la seconde des parterres, la troisième de la ferme. Seule la première fut imprimée et non les deux autres en raison du décès de leur auteur. Elle parut en 1769 en trois volumes in-12, portant l'adresse bibliographique « à Florence ».

(9) En 1754, parut conjointement à Paris chez Saugrain, à la grande salle du palais et chez Savoye, rue Saint-Jacques, un *Traité de la culture des renoncules, des œillets, des auricules et des tulipes*. C'était un mauvais plagiat de l'ouvrage de d'Ardène et d'autres botanistes. Dans son *Traité des tulipes*, le père s'exprime ainsi sur ce volume : « Ces quatre traités sont également à d'autres auteurs. Je revendique le premier, quoique défiguré par l'anonyme, et dans l'occasion je dévoilerai de même le larcin des trois autres. Ce sera une facilité que je procurerai à l'usurpateur et autant de fait pour la décharge de sa conscience s'il concourt de bonne grâce à cette restitution que je ferai pour lui ».

C'était probablement une édition marseillaise établie en association entre le libraire Jean Mossy et son confrère parisien Vincent. Elle était divisée en trois tomes : le premier traitait des terres, des engrais, des graines, des tailles, des outils ; le deuxième et le troisième de « l'année de travail », c'est-à-dire des différentes cultures que l'on peut entreprendre mois par mois, particulièrement sous le climat de la Provence.

Le succès remporté par la première édition de *l'Année champêtre* détermina son éditeur, le libraire Jean Mossy, à en publier une seconde en 1798. Elle était illustrée de sept planches d'instruments aratoires et de plans de jardins gravés par Pierre Laurent (10).

Les manuscrits des deuxième et troisième parties de *l'Année champêtre* étaient passés entre les mains du baron de la Tour-d'Aigues, ami et bienfaiteur du père d'Ardène (11). Il s'agissait de Jean-Baptiste-Jérôme de Bruny, né en 1724, conseiller au Parlement d'Aix en 1746, président à mortier en 1777, mort à Uzès en 1795. Ce personnage passait six mois de l'année au château de la Tour-d'Aigues avec son épouse Julie-Joseph de Venant d'Iverny. Bruny était un mécène ainsi qu'un esprit curieux des sciences de la nature. Il entretenait des relations avec divers savants de la région tels que le célèbre frère Gabriel, capucin du couvent d'Aix, venu à la Tour-d'Aigues l'aider à organiser son riche jardin bota-

(10) Ce Pierre Laurent était un graveur marseillais assez connu, qui grava le frontispice ornant le *Recueil des principaux plans des ports et rades de la Méditerranée* du cartographe Roux, 1764.

(11) D'Ardène avait dédié son *Année champêtre* au président de la Tour-d'Aigues, en ces termes : « Vous ayant offert le premier ouvrage que j'ai donné au public sur les fleurs, je viens aujourd'hui vous offrir encore celui qui, suivant que mon âge et ma santé m'en avertissent, sera vraisemblablement le dernier. Je ne l'aurais pas entrepris si je n'y avais été puissamment engagé d'abord par une forte envie de vous plaire et ensuite par les secours que vous m'avez offerts pour l'exécution. C'est donc ici une production que je vous dois et par les sentiments de mon cœur et comme un bien qui vous appartient. Non seulement c'est vous, Monsieur, qui m'avez inspiré le dessin d'écrire *l'Année champêtre*, mais vous m'avez encore soutenu dans les difficultés que l'étendue et la variété des sujets m'ont fait éprouver. Vous avez eu de plus la complaisance de me fournir plusieurs livres de votre riche bibliothèque que je n'avais pas, quoique j'en ai beaucoup sur cette matière. »

nique (12) et aussi bien entendu le père d'Ardène. Celui-ci fit de longs séjours au château, aidant le président Bruny dans ses travaux agronomiques (13).

D'Ardène a accumulé dans ses livres de grandes connaissances livresques, mais il s'est adressé à bonne source. Il a lu non seulement les anciens comme Columelle et Pallade, mais aussi les modernes comme Olivier de Serres (14), Ligier (15), La Quintinie (16), Boyceau de la Baraudière (17), Le Nôtre (18). Tournefort (19), Garidel (20), Bradley (21), Duhamel du Monceau (22), etc. Non seulement il cite ces savants agronomes, mais encore il en reproduit de larges extraits dans ses ouvrages.

Il n'accepte cependant pas toutes les thèses, car il entend faire œuvre personnelle et il a des idées justes et neuves pour l'époque, ce qui donne de l'intérêt à ses travaux. Ainsi dans le problème des engrais, qui revêt tant d'importance en agronomie, il défend la

(12) Bruny possédait aussi un herbier intéressant composé d'une partie de celui de Tournefort, de Garidel et du médecin Lieutaud.

(13) On sait que le grand agronome anglais Arthur Young (1741-1820), lors de son voyage en France, vint à la Tour-d'Aigues en 1789 pour rencontrer le président Bruny et visiter ses propriétés, où de très intéressantes expériences agricoles avaient été réalisées. On peut d'ailleurs, dans ce domaine, rapprocher la figure du président de celle de l'illustre chimiste Lavoisier, qui fut aussi un remarquable agronome et qui fit faire dans sa propriété de Frechines, entre Blis et Vendôme, de notables progrès à la science agronomique.

(14) Serres (Olivier de) (1539-1619). Célèbre agronome, auteur du *Théâtre d'Agriculture*.

(15) Ligier (Louis) (1658-1717). Agronome français qui écrivit de nombreux ouvrages, dont le *Nouveau Théâtre d'Agriculture*.

(16) La Quintinie (1626-1688). Grand horticulteur français; fut placé par Louis XIV à la tête des cultures de Versailles. Il a écrit une *Instruction pour les jardins fruitiers et potagers*, édité en 1690. Il montrait comment établir un potager et faisait connaître un nouveau procédé de taille qui augmentait le rendement. Son œuvre a donné une forte impulsion à l'horticulture de son temps.

(17) Boyceau de la Baraudière (Jacques), intendant des jardins des maisons royales, a laissé un *Traité du Jardinage*, publié à Paris en 1638.

(18) Le Nôtre (André) (1613-1700). Célèbre jardinier du Roi à Versailles, a planté de nombreux jardins à la française, caractérisés par leurs plans géométriques et leurs larges perspectives.

(19) Tournefort (Joseph Pitton de), grand botaniste français. Né à Aix en 1656, mort à Paris en 1708. Ses *éléments de botanique* ont été édités, en 1694, en trois volumes.

(20) Garidel. Né à Manosque en 1658, mort à Aix en 1737. Médecin et botaniste provençal, a écrit *l'Histoire des plantes qui naissent aux environs d'Aix*. Il fut un maître pour d'Ardène, à qui il avait demandé de travailler à un supplément de son histoire pour les plantes alpines. Il lui envoya de nombreuses espèces et lui fit connaître de bons livres. (Cf. *Traité des Tulipes*, p. 18-19.)

(21) Bradley (Richard). Professeur de botanique à l'université de Cambridge, auteur du *Calendrier des Jardiniers* édité à Paris, en 1743.

(22) Duhamel du Monceau (Henri-Louis). Grand botaniste et agronome français (1700-1782). A publié de très nombreux et savants ouvrages. Son chef-d'œuvre est : *De la physique des arbres*, Paris, 1758, en deux volumes.

valeur de certaines substances que d'autres considèrent à tort comme inutiles. Il met le public en garde contre « les erreurs qu'il a remarquées dans ces livres aujourd'hui si multipliés qui promettent la science universelle à bon marché et qui n'en donnent assez souvent que l'apparence ; leurs auteurs plagiaires moutonniers ne disent que ce que d'autres ont dit et ils le disent sans examen et sans vérification. Pour être dans le vrai, il faut se pencher sur la nature. Etudions donc la nature, plus nous nous rapprocherons de sa marche, plus nous serons dans la voie de réussir en jardinage ainsi que dans toute l'agriculture. »

D'Ardène critique particulièrement les pratiques superstitieuses qui déflorent tant de livres du XVII^e et du XVIII^e siècle. Il prône des procédés modernes et scientifiques comme l'utilisation du soufre, par exemple, dans la lutte contre certains insectes. Mais le père d'Ardène s'inspire surtout de son expérience. « Il est triste au reste pour celui qui cherche à s'instruire du jardinage de trouver tant de variétés dans les leçons de ceux qui en ont écrit... Si je ne dis pas tant de choses qu'eux, du moins les dis-je d'après mon expérience propre. » C'est ainsi que, combattant la vieille idée erronée de l'influence de la lune sur la vie des plantes, il se fait l'écho de La Quintinie : « Semez et plantez toute sorte de graines ou de plants en quelque quartier de la lune que ce soit, je vous répons d'un succès égal de vos semences et de vos plantes pourvu que votre terre soit bonne, bien préparée, que vos plants et semences ne soient point défectueuses et que la saison ne s'y oppose pas » (22 bis). D'Ardène est à rapprocher, nous semble-t-il, d'un célèbre amateur de jardins du XVII^e siècle : Claude-Nicolas Fabri de Peiresc. Comme lui naguère à Belgencier (23), il a créé à Ardène un jardin botanique

(22 bis) Voir : *Traité des Renoncules*, p. 59.

(23) On sait que Peiresc avait fréquenté les jardins botaniques de l'Italie et qu'il collectionnait à Belgencier des espèces rares pour l'époque, qu'il introduisit en France comme le marronnier d'Inde, le lilas de Perse, le laurier-rose, la tubéreuse, le jasmin d'Inde. Il opérait des greffes et des croisements. Il expérimentait et sélectionnait.

où il cultive quantité de plantes médicinales pour les pauvres et aussi des espèces rares comme certains fraisiers qu'il introduit en Provence (24).

C'est donc, comme Peiresc, un vulgarisateur de la science agronomique, mais c'est de plus un philanthrope, car pour lui « il est moins flatteur de mériter la réputation brillante de savant que celle de citoyen fidèle ». C'est ce qui le différencie de Peiresc qui, d'ailleurs, n'a pas publié ses recherches et qui est par-là moins efficace.

Si l'on veut rechercher les raisons de la publication par ce savant oratorien de tous ses ouvrages sur les plantes, on constate qu'il est un passionné d'agronomie et qu'il écrit dans un but nettement didactique. Il veut enseigner la technique agricole car l'agriculture est fort à la mode au XVIII^e siècle et la terre passe pour le fondement de la vraie richesse du pays. Mais d'Ardène ne s'en tient pas là, il a des préoccupations plus élevées. Il cherche aussi à rendre service à ses lecteurs en développant chez eux l'amour des jardins et des champs, se raccordant ainsi à la grande école naturaliste de la fin du XVIII^e siècle. « Réduits à nous faire une sorte d'appui contre la faiblesse de la nature, c'est dans les jardins et auprès des fleurs que nous pouvons le chercher par préférence puisque le délassement qu'on y trouve procure les plaisirs les plus attrayants, les plus doux et les plus honnêtes de la vie ; plaisirs, pour ainsi dire, uniques dans leur espèce, convenables en tout temps, à tout âge, à toute condition et tous lieux ; plaisirs qui fournissent la ressource la plus aisée et la plus sûre contre l'ennui, ce mal affreux et indéfinissable qui dévore tant de mortels dans tous les états ; plaisirs qui entretiennent la

(24) A Marseille et à Aix, il existait à l'époque de d'Ardène des jardins botaniques. Celui d'Aix se trouvait sur l'emplacement du boulevard Saint-Louis, entre la porte de ce nom et le cours de la Trinité. D'après les archives du port de Toulon, il existait, dès 1750, dans cette ville un jardin clos de murailles au quartier Saint-Roch, où l'on cultivait des plantes médicinales pour les malades de l'hôpital des galères (Archives du port de Toulon, I L 358, fol. 466). En 1786, un autre établissement de même nature fut créé pour l'instruction des chirurgiens de la marine. Ce jardin, doté par le maréchal de Castries, d'un fonds annuel de 600 livres, occupait deux personnes qui avaient rassemblé là toute une végétation exotique. (Archives du port de Toulon, Lettres à la Cour, I A1, 740.)

A Gémenos, le marquis d'Albertas cultivait lui aussi de nombreuses plantes rares, dont le *clerge du Pérou*, le *lactus grandiflorus* à la floraison extraordinaire. (Cf. *Description des principaux lieux de France* par Dulaure ; *Provence*, p. 120.)

santé du corps et rendent sa vigueur à l'âme affaiblie ; plaisirs enfin dont on jouit en paix et qu'on quitte sans que cette jouissance enfante des remords. »

Mais pour lui la nature n'est pas seulement pour l'homme un délassement, elle lui offre aussi d'instructives leçons morales. « Le jour et la nuit qui s'annoncent tour à tour, les saisons qui se succèdent régulièrement, une fleur qui s'ouvre le matin, qui se flétrit à midi, qui tombe le soir et qui se sèche, un arbre qui pousse des feuilles au printemps, qui l'été se charge de fruits, qui s'en dépouille en automne, qui reste nu et est comme mort durant tout l'hiver, sont autant d'images parlantes de nos devoirs, de notre vie et de sa dernière fin qui doivent occuper l'esprit en attirant les regards. » Le religieux réapparaît donc sous l'agronome. On ne doit point l'en blâmer, nous semble-t-il. En tout cas, ses savantes et utiles leçons ont fait beaucoup avancer les techniques agricoles. Aussi d'Ardène mérite-t-il bien de prendre place parmi les savants botanistes et agronomes provençaux d'autrefois.

Jacques BILLILOUD.